Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 117

Artikel: Fleur-de-mai
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257578

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

provoquent la sueur et favorisent l'expectoration : 4 grammes en infusion pour un litre d'eau. Ces fleurs sont bonnes aussi contre les inflammations récentes, on les emploie pour des bains locaux et généraux.

Tilleul (fleurs). — Les infusions de tilleul : 3 ou 4 grammes dans un litre d'eau, sont excellentes dans les irritations nerveuses, les maux de tête, spasmes, toux convulsives et les digestions pénibles. Les fleurs des vieux tilleuls sont plus aromatiques que celles des jeunes arbres. Les infusions de tilleul deviennent à la mode à Paris ; dans bien des familles, on les préfère le soir au thé ; d'autres mélangent tilleul et thé.

Violettes (fleurs). — L'infusion de violettes est une bonne tisane pectorale. On la mélange souvent avec des fleurs de guimauve, de bouillon-blanc et de tussilage.

Chicorée sauvage et *pissenlit* (racines et feuilles). — Ce sont des toniques qui combattent les spasmes ou contractions nerveuses, les coliques, la jaunisse, dartres, goutte, rhumatisme : 30 grammes de racine en décoction ou une demi-poignée de feuilles en infusion.

Lavande, sauge, romarin, mélisse, menthe (feuilles et fleurs). — Les infusions sont aromatiques et antispasmodiques. Elles combattent les empoisonnements, les vertiges, les palpitations nerveuses, l'apoplexie et l'épilepsie.

L'alcool de menthe et l'eau de mélisse des Carmes se prennent par gouttes sur un morceau de sucre ou dans de l'eau sucrée. Bien se garder d'en abuser.

Arnica (fleurs). — Les infusions dans l'eau-de-vie sont très bonnes pour lotions et compresses sur les plaies et les contusions. Elles sont aromatiques et stimulantes.

La moutarde (graine) amène une irritation à l'extérieur ; une poignée de farine dans un bain de pieds pour calmer les maux de tête et une pincée sur un cataplasme pour calmer les douleurs de l'abdomen.

L'écorce de sureau favorise la sécrétion de l'urine et combat l'hydropisie. Exprimer le jus et le boire pur.

Thym serpolet (toute la plante). — L'infusion des feuilles et des fleurs est souveraine contre les faiblesses d'estomac, les indigestions et les coliques. C'est un tonique excellent.

Absinthe (feuilles et fleurs). — S'emploie contre les vers, la dysenterie, les indigestions, les faiblesses d'estomac, infusion : deux pincées dans un litre d'eau.

Houblon (cônes). — Très tonique, combat les indispositions de l'estomac et le défaut d'appétit ; infusion : 20 à 40 grammes de cônes par infusion.

Genévrier (baies). — Purifie le sang ; excellent contre les maladies du foie, des reins et l'hydropisie : mâcher les baies ou les infuser dans de l'eau-de-vie.

Tanaisie (fleurs).—Très employée contre les vers intestinaux ; infusion : 2 centigrammes dans un litre d'eau.

Fleur-De-Mai

De son vrai nom elle s'appelait Lise — un nom simple, — mais on lui donnait des surnoms variés, tant sa joliesse fragile, sa grâce même, prêtaient aux symboles.

Suivant leur familiarité, les gens l'appelaient « Mimosette » ou « Fleur-de-Mai », autant de petits noms printaniers.

Tout en elle, en effet, disait le printemps — ses yeux clairs, sa bouche fraîche, son teint de pêcher en fleur, — mais un printemps délicat, pâli, très doux, et, dans le village où élle habitait, il n'était pas un garçon qui ne fût amoureux d'elle.

Les autres jeunes filles rageaient de dépit.

Vingt fois elle avait été demandée en mariage.

Vingt fois sa vieille grand'mère, qui restait seule à veiller sur elle, répondit en riant derrière ses lunettes :

— Trop tôt, fistons ! Pour cueillir cette belle fleur là, il faut d'abord qu'elle s'épanouisse.

Et puis la grand'mère, futée, se défiait des belles paroles, craignant que sa mignonne, si frêle d'âme et de corps, ne fût pas de taille à supporter le rude choc de la vie à deux.

— Vous avez tort, bonne-maman, disaient les garçons, elle serait heureuse en ménage.

— C'est selon !

* * *

Ils s'impatientaient, très épris, bien qu'ils eussent fait une sorte de pacte entre eux.

— Soyons rivaux sans être ennemis. Si Fleur-de-Mai se décide, acceptons son choix.

Chacun pensait bien être l'élu. Mais, au cabaret, ils supputaient leurs chances respectives.

Jean-Pierre, le menuisier, avait le rabot adroit et le gain facile. Julien, l'aubergiste du *Cheval blanc*, possédait la maison la mieux achalandée du village. La moustache de François, le maçon, était joliment gaillarde, réputée même pour être grande accrocheuse de cœurs, et quand Thomas, le forgeron, soufflait sa forge, il était diantrement bel homme, sous le reflet rouge de la flamme.

Les chances des autres paraissaient moindres et quelques-unes dérisoires, comme celles de ce pauvre boitilleux et Firmin, le jardinier, un avorton dont la seule vue faisait peur aux poules, et que les gamins — à sa rencontre — bombardaient de pierres, pour passer le temps.

Lui aussi était amoureux de Fleur-de-Mai et bien souvent songeait à elle, en taillant ses roses.

* * *

Fleur-de-Mai n'était pas pressée. A quoi bon ?

Mais comme les galants insistaient pour qu'elle choisît enfin, elle leur fit répondre que dans six mois elle aurait vingt ans. D'ici là, elle réfléchirait et jugerait chacun suivant les preuves d'amour sincère qu'il lui témoignerait.

Ce fut dans le village un grand émoi.

Les filles riaient, haussant les épaules :

— Elle choisira le plus cossu ou le plus beau gars !

Eux, piqués d'émulation, se mirent en quête de quelque preuve bien convaincante du grand amour qu'ils éprouvaient.

Jean Pierre, le menuisier, prit sur son sommeil pour confectionner un mobilier merveilleux, un véritable chef-d'œuvre.

Julien fit venir un entrepreneur, et, à prix d'or, obtint qu'il bâtirait, en moins de six mois, à la place de l'auberge lourde et massive, une hôtellerie luxueuse, coquettement parée, vraiment tentante.

François s'appliqua à apprendre les plus jolies chansons qu'il modulait d'une voix superbe, du haut de son échelle, quand il travaillait dans le voisinage de Feur-de-Mai.

Thomas, enfin, les jours où elle passait devant sa forge, doublait le charbon pour aviver la belle flamme rouge.

Chacun cherchait, suivant ses moyens, pensant que c'était une preuve de tendresse de se rendre plus séduisant ou de faire le nid plus douillet.

Fleur-de-Mai ne disait rien, indolente, plus lasse d'ailleurs de jour en jour. En arrivant vers cette heure grave où il lui fallait choisir, elle semblait déçue, attristée :

— Est ce donc toute l'affection dont on est capable ? Se faire valoir ! Gagner de l'argent ! Egoïsme que tout cela.

Et, dans sa petite âme délicate et douce, d'autres rêves chantaient.

* * *

Or, un matin, une mauvaise fièvre la prit.

— C'est Dieu qui l'envoie, songeait-elle. Malade, enlaidie, je verrai mieux la façon dont je suis aimée.

Tous s'empressèrent, car l'affection de ces garçons était tenace. Ce fut à qui apporterait des remèdes, conseillerait des tisanes, enverrait des cadeaux.

Mais de mauvais mots passaient, de bouche en bouche : Fleur-de-Mai, trop fragile, se fanait.

* * *

Le médecin hochait la tête, attristé.

— Faut-il des drogues encore ? demandait la grand'mère, anxieuse.

— Ce qu'il lui faudrait, répondait-il, c'est le printemps.

— Hélas ! comment faire ? Le printemps, à cette époque de l'année où l'automne finissait.

Firmin, le pauvre boiteux, qui rôdait par là, entendit la phrase, et roulant sa casquette entre ses doigts, approcha :

— Faites excuse, Monsieur le docteur, mais n'avez-vous pas dit que le printemps la remettrait ?

— D'où sort ce gringalet ? Tu veux rire ?

— Oh ! non, je ne ris pas, j'ai de la peine.

— Alors, tu sais bien que voici l'hiver et que cette pauvre fille n'a ni assez de force ni assez d'argent pour passer la mauvaise saison sous d'autres climats !

Firmin se grattait l'oreille, soucieux, et, tandis que le médecin, après avoir haussé les épaules, s'éloignait, il murmura :

— Si je le faisais, moi, le printemps.....

* * *

Ce ne serait pas en vain qu'il avait étudié, beaucoup étudié son métier de jardinier, que depuis longtemps, depuis surtout qu'il connaissait Lise, il accumulait dans une serre des fleurs savantes, des greffes inédites, forçant la nature, obtenant des floraisons tardives ou prématurées, merveilleuses souvent. Il soignait ses plantes avec amour, passé maître dans l'art de les entretenir, de les prolonger, de les transformer.

— J'ai une idée, dit-il, un matin à la grand'mère qui perdait courage.

— Quelle idée, mon pauvre Firmin. Ce qui la guérirait, c'est le printemps !

— Inventons-le !

Elle le regarda, surprise.

Le lendemain, en grand mystère, il apporta des fleurs, des fleurs rares, les plus belles de sa collection, couvées par lui depuis des semaines, obtenues à force de soins minutieux.

— Tenez ! voici aussi des lilas, des lilas forcés, des muguets à contre-saison. Ce fut le diable de les avoir, mais je les tiens. Pre-

nez ces roses aussi, puis ces jacinthes, puis quelque chose d'inimaginable à cette époque : de l'aubépine, presque née dans du coton. Ah ! les mâtines ! Que de mal ! C'est si peu l'époque !

— Alors !

— Alors ! vous ferez croire à la petite que c'est le printemps.

. . . . . .

Dehors les feuilles tombaient des arbres jaunis.

* * *

L'aïeule fut complice du pieux mensonge. Tout fut arrangé pour que Fleur-de-Mai crût être à la saison jolie. Son lit fut éloigné de la fenêtre afin de masquer l'horizon, mais sa chambre fut remplie de fleurs printanières, autant de prodiges, renouvelées chaque jour par Firmin.

Tout cela en cachette.

— Ne parlez pas de moi, surtout ! suppliait il.

La malade, trop lasse pour soupçonner, pour interroger, crut à ce printemps dont elle voyait les douces messagères.

Sa figure s'éclairait à cette pensée.

— Il me semble que je vais mieux.... Oh ! ces lilas ! D'où viennent-ils ? Du chemin qui longe la rivière, n'est-ce pas ! Oui ?.... Et cette aubépine. Et ces violettes.... Je les reconnais....

Par moments, elles s'arrêtait de parler, songeant, heureuse, guérie peu à peu par ce printemps pourtant factice.

— Ecoute, grand'mère, les oiseaux chantent...

En effet, les oiseaux chantaient, mais c'était un autre mensonge encore de Firmin, des petits prisonniers dont la cage avait été attachée près de la fenêtre et qui, eux aussi, jouaient leur rôle.

Le jardinier se prodiguait, sans cesse en quête des fleurs bienfaisantes, se multipliant pour les faire éclore, se ruinant même à les acheter, mais réalisant, à force de soins et d'inventions, dans cette petite chambre de malade, l'illusion de la douce saison.

Et avec l'illusion, la santé revint.

L'autre printemps — le vrai — arriva enfin, complétant l'œuvre, et Fleur-de-Mai, remise sur pied, s'étonna qu'il durât autant...

Jean-Pierre, Julien et les autres, les six mois s'étant écoulés, reparurent alors pleins d'espoir et la bouche en cœur.

— Voyez la maison superbe qui vous attend.

— Voyez ce chef-d'œuvre que j'ai fait pour vous.

La jeune fille riait. Elle avait appris le touchant complot !

— On a fait mieux que cela ! dit-elle...

— Qui cela ?

— Firmin.

Et ce fut lui qu'elle épousa....

HENRY DE FORGE.

Autour du rucher

Les vertus hygiéniques du miel. — Préceptes généraux de l'agriculture. — Les habitants de la ruche.

Le miel est un extrait puissamment concentré renfermant, sous un petit volume, le suc, la quintessence de toutes les plantes que l'abeille visite, et elle doit en visiter un nombre prodigieux pour produire un seul kilo de sa précieuse ambroisie.

Aussi il va de soi qu'il a, au point de vue hygiénique, qu'on l'emploie en aliment, en boisson ou en médicament des propriétés sans pareilles. Les anciens, les Grecs surtout étaient si convaincus de son heureuse influence sur la prolongation de la vie qu'ils en avaient fait l'ambroisie et le nectar, c'est-à dire la nourriture et le breuvage des dieux.

L'apiculture est partout à encourager et il est bon de constater qu'elle a pris chez nous depuis quelques années, un développement remarquable. Dans certaines régions où naguère on ne rencontrait que quelques ruchers isolés de loin en loin, on voit aujourd'hui de nombreuses et belles colonies d'abeilles.

L'abeille, qui peut vaquer à ses travaux aussitôt que le thermomètre marque 15 degrés à l'ombre, ne redoute pas une température beaucoup plus élevée. Elle ne redoute pas non plus les froids intenses, pourvu que sa « ruche » soit confortablement agencée et le grenier aux provisions bien garni.

Les pays de montagne sont très favorables à l'élevage de l'abeille à cause du nombre considérable de plantes mellifères sauvages que l'on rencontre à toutes les altitudes.

Les plus fortes récoltes s'obtiennent à proximité des grandes étendues de sainfoin, de colza, de minette, de sarrazin, de bruyère, etc. Le voisinage des bois, des grandes forêts et les prairies naturelles est très favorable à la multiplication des colonies. Le butin que les abeilles ne manquent pas d'y trouver de bonne heure, active la portée de la mère au printemps et par suite prépare de fortes populations pour le moment des grandes récoltes.

On a beaucoup discuté sur l'orientation à donner aux ruches. Dans le nord, le soleil leur est favorable ; dans le midi il leur est nuisible. L'essentiel c'est que les ruches soient bien abritées des vents dominant dans le pays de façon que les abeilles qui reviennent des champs chargées de leur récolte ne soient pas balayées.

Il faut espacer les ruches plus qu'on ne le fait d'ordinaire afin que les abeilles ne se trompent pas d'abri. Si une reine, après s'être fait féconder, se trompe de ruche, elle est perdue. Enfin, les travaux à exécuter dans le rucher sont bien plus aisés lorsque les ruches sont espacées.

L'eau est indispensable aux abeilles, sans eau elles ne pourraient pas élever le couvain. Aussi, afin de leur éviter des courses lointaines qui, par les journées froides de printemps peuvent leur être meurtrières, il est prudent d'établir près des ruches un réservoir d'eau très pure. Sur l'eau, on fait flotter les rondelles de liège pour que les abeilles puissent s'y poser sans risquer de se noyer ; le réservoir sera même très utile comme indicateur. Par une forte miellée, vous ne verrez pas ou peu d'abeilles y venir, au contraire, par un temps médiocrement mellifère, il en sera couvert.

En Allemagne, on a décidé de marquer les reines abeilles. Le procédé a plusieurs avantages. D'abord plus de discussions entre voisins sur la propriété des essaims contestés. Plus de doutes, d'erreurs dans l'état-civil des mères. Pour l'élevage méthodique des abeilles de race, cette pratique serait également des plus avantageuses au point de vue du contrôle.

Le moyen le plus sage consiste, non plus d'abord à rogner une aile à la royale matrone mais à colorer celle-ci. D'un petit pinceau bien fin, on la touche légèrement au milieu du corselet avec un peu de colle de poisson, puis avec de la couleur à l'eau. Il convient d'employer une couleur vive, tranchant bien sur le fond sombre du corselet et rayons. Eviter une teinte noire, car les abeilles habituées au coloris éclatant des fleurs, ne pourraient voir leur reine..... en peinture.

Quelques préceptes pour finir ; les abeilles gorgées de miel ne songent pas à piquer ; tout mouvement brusque autour de leur ruche les irrite, surtout s'ils ébranlent leurs rayons ; elles n'aiment pas l'odeur offensive des transpirations animales, ni le souffle d'une bouche gâtée ; si l'on ne se hâte de donner une mère aux colonies orphelines, celles-ci ne tardent guère à s'affaiblir et à être atténuées et détruites par la teigne et les pillardes ; la reine est vieille ou bourdonneuse si elle a produit une grande quantité de bourdons, il faut la remplacer au plus vite ; la formation des colonies nouvelles doit être pratiquée dans la saison où les abeilles butinent abondamment ; l'augmentation modérée des colonies est l'usage le plus aisé, le plus sage pour bien gouverner une ruche.

Partout l'abeille vit en société ou colonie. Dans chacune de ces familles ou colonies, on distingue trois sortes d'habitants, la reine (ou mère), les mâles et les ouvrières.

L'abeille mère est très facile à distinguer ; sa couleur est jaune doré, plus brillante, elle est aussi plus grosse et beaucoup plus longue que ses compagnes et que les faux-bourdons. Les ailes sont plus courtes ; les pattes de derrière ne sont pas organisées pour la récolte du pollen.

Au dire des anciens, cette abeille était douée d'une plus grande sagesse avec une autorité des plus arbitraires à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur de la ruche, c'était elle qui dirigeait tout.

Cependant, il n'en est rien. Cet être si cher à la famille n'a aucune part au gouvernement de la ruche.

Le rôle de la ruche c'est de donner naissance à toute la population de la ruche ; elle est plutôt soumise aux ouvrières qui règlent sa ponte par la nourriture plus ou moins abondante qu'elles lui donnent.

Le nombre des œufs pondus par une seule reine peut s'élever à 2 ou 3000 par jour au printemps, et, suivant M. Amet, il peut atteindre le chiffre de 500,000 par an.

D'après ces données, on comprendra facilement l'importance de la reine pour la vie de la colonie ; aussi, dès qu'elle succombe, les ouvrières en élèvent une autre, ou, si elles ne peuvent s'en former une nouvelle, c'est la ruine, car la population diminue sans cesse, jusqu'à l'anéantissement total.

La reine a une odeur spéciale, particulière, qu'elle communique à toute la colonie. Elle possède un aiguillon, mais de forme différente de celui des ouvrières ; il ne peut percer la peau de l'homme ; c'est l'arme avec laquelle elle lutte pour tuer ses rivales. Quand il se trouve deux reines en présence, il se livre dans la ruche un duel à mort entre elles et c'est généralement la plus faible qui succombe.

Pour Blanchir les Nègres

Aux Etats Unis, où les noirs sont, comme on le sait, assez mal vus, certains chercheurs étudient la question de savoir s'il ne serait pas possible de blanchir la peau